

La Sage-femme des Appalaches

ROMAN

PATRICIA
HARMAN



« Un roman magnifiquement enivrant. »

Kirkus


CHARLESTON
POCHE

1929, dans le milieu hostile des Appalaches.

Pendant la Grande Dépression, Patience Murphy exerce avec talent son métier de sage-femme et assume la tâche parfois difficile d'assister les femmes lors de leur accouchement. Elle est prête à tout pour instaurer un climat de confiance avec ses patientes, mais elle doit également s'affranchir de son lourd passé. Confrontée à des difficultés quasi insurmontables, des périlleuses mines de la Virginie occidentale aux terrifiantes menaces du Ku Klux Klan, elle devra lutter pour apporter la vie et un peu d'espoir dans un univers pétri d'épreuves.

« Un premier roman qui attire l'attention. »

Booklist

Après plus de 30 ans à travailler comme sage-femme puis comme enseignante en obstétrique dans plusieurs universités de l'Ohio et de Virginie occidentale, Patricia Harman s'est lancée dans l'écriture avec la rédaction de ses Mémoires. Une première expérience qui l'a poussée à poursuivre dans cette voie. *La Sage-femme des Appalaches*, son premier roman, est déjà un succès international, traduit dans huit pays.

Traduit de l'anglais par Sabine Boulongne

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-329-4



9 782368 123294

8,90 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA SAGE-FEMME
DES APPALACHES

© 2012 by Patricia Harman. Tous droits réservés.

Titre de l'édition originale : *The Midwide of Hope River*

Publiée par William Morris, un département de HarperCollins Publishers

© 2014, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

Première impression mai 2014.

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-329-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Patricia Harman

LA SAGE-FEMME
DES
APPALACHES

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sabine Boulongne*

JEAN-CLAUDE LATTÈS

*Aux courageuses et merveilleuses sages-femmes
du monde entier,
Qui mettent au monde quatre-vingts pour cent
des bébés entre leurs douces mains.*

« Presque toute ma vie, j'ai cru que je rêvais.
De temps en temps, je me réveille,
parfois des mois entiers, à d'autres moments
quelques minutes. Je joue un rôle dans une pièce,
et je n'arrive pas à déterminer si j'invente
au fur et à mesure ou si un grand marionnettiste
me fait danser. »

Extrait du journal de Patience Murphy,
sage-femme Wild Rose Road, Liberty,
Virginie occidentale, États-Unis 1929-1930

AUTOMNE

Un bébé mort-né

— **D**epuis combien de temps mon bébé est-il mort, selon vous ?
Katherine se tourne vers moi, et je m'aperçois qu'elle pleure toujours.

— Cinq jours, peut-être moins, je réponds. J'ai entendu les battements de son cœur quand je vous ai examinée vendredi dernier, et vous m'avez dit qu'il avait bougé dimanche pendant l'office. Fermez les yeux à présent. Essayez de vous reposer. Vous en avez besoin.

Je pose mon journal relié en cuir tout neuf sur la table en érable, j'incline la tête en arrière et parcours la pièce sombre du regard. Le feu qui crépite dans la cheminée carrelée de bleu jette des reflets scintillants sur l'armoire, le baldaquin du lit, les murs tapissés de papier peint. La glace de la coiffeuse me renvoie l'image vacillante d'une femme menue aux

longs cheveux auburn, avec un nez droit, un menton rond. Plutôt jolie, sans être belle.

Je suis au chevet de Mme Katherine MacIntosh, épouse de William, propriétaire des MacIntosh Consolidated Mines. Hier, c'est « mardi noir », comme ils ont décidé de l'appeler. Wall Street s'est effondré, après quoi il a fallu que je dise aux MacIntosh que leur enfant était mort avant d'avoir vu le jour. Le krach, un séisme lointain, a grondé jusqu'ici, dans les Appalaches. Je remercie le Ciel de ne pas avoir d'argent à la banque, de ne pas en avoir du tout.

Pendant que je cherche désespérément des signes de vie dans les entrailles de Katherine, déplaçant mon fœtoscope en bois sur son ventre rebondi, de haut en bas, puis en travers, des clients déchaînés font la queue pour récupérer leurs économies devant la First Mountain Federal Bank de Liberty. La file d'attente zigzague tout le long de Chestnut Street jusqu'à l'angle de Fayette Street. Pourtant, n'importe quel idiot flânant dans Main Street aurait pu se douter de ce qui allait arriver en voyant toutes les boutiques closes. Quand les mines de charbon commencent à fermer dans le comté de l'Union, tout le reste suit.

— Prenez-moi dans vos bras, Patience. J'ai si froid.

Katherine m'attrape la main et m'attire vers le lit.

Mary Proudfoot, la cuisinière des MacIntosh, et sa fille, Bitsy, dorment dans leur chambre près de la cuisine, blotties l'une contre l'autre comme des chatons. William MacIntosh ronfle dans sa chambre

au bout du couloir. Il fait bon dans la pièce où nous sommes. C'est le cœur de Katherine qui est tout noué et froid comme les blocs de glace que la Hope River rejette parfois sur ses berges. Quand on est sage-femme, cela ne se fait pas de dormir avec sa patiente, mais quel mal y a-t-il à se reposer quelques heures ? Il va me falloir des forces pour nous aider à surmonter toutes ces épreuves.

En poussant un long soupir, je pose mes lunettes à monture d'acier à côté de mon journal. J'envoie promener mes pantoufles, je m'approche du lit et je me tapis contre Katherine pour lui apporter le peu de réconfort qu'il est possible de donner en pareilles circonstances. Je repense à Pittsburgh où, l'hiver, Mme Kelly, Nora et moi dormions toutes les trois ensemble.

J'aimerais pouvoir parler à cette mère éplorée de mon propre enfant mort-né, celui que j'ai porté quand j'avais seize ans, dont le père était décédé avant même qu'il ne naisse. Mais je me refuse à l'affliger davantage.

Je remonte les couvertures sur son épaule et je l'enlace. Elle sanglote dans son sommeil. La perte de ce bébé est d'autant plus triste que son premier fils âgé de deux ans, un petit blondinet qui commençait à peine à parler, a succombé à une pneumonie l'hiver dernier.

Elle a de faibles contractions, toutes les dix minutes.

Un rêve

À six heures trente du matin, alors que la lumière du jour s'insinue sous les lourdes tentures, illuminant les rosaces de l'imposante armoire en érable et les motifs du tapis à fleurs rouges, Katherine se dresse subitement dans le lit, une main sur son ventre.

— Je l'ai senti, souffle-t-elle.

Convaincue qu'elle est en plein rêve, je frotte mes yeux gonflés de sommeil.

Hier, tandis que le silence s'épaississait dans la chambre et que les yeux de Katherine s'arrondissaient, j'ai guetté une heure durant les palpitations de l'enfant avec mon foëtoscope cornu. Mais rien, à part des borborygmes. Pas de *toc toc toc*. Pas de coups de pied non plus. J'ai même appelé le docteur Blum – un homme grand, mince, au crâne dégarni. Il a ausculté la patiente lui-même une bonne demi-heure. En vain. Katherine a crié quand je lui ai annoncé que son enfant était mort. Lorsque le médecin a acquiescé d'un signe de tête en lui tapotant la main avant de faire sortir son mari, elle a hurlé de plus belle.

Cette plainte vous va droit au cœur. Je ne l'avais entendue qu'une seule fois auparavant, lors de l'accouchement de Manny McConnell, à Pittsburgh, lorsque Mme Kelly, la sage-femme, lui avait dit que ses jumeaux avaient expiré. Mais on n'oublie jamais. Même en l'entendant depuis dehors par une fenêtre ouverte, une chaude soirée d'été, vous sauriez de quoi il retourne.

Au rez-de-chaussée, la radio RCA flambant neuve de M. MacIntosh diffusait la voix lointaine d'un

présentateur décrivant ce qui était en train de se passer à la bourse. Avant que je n'aie le temps de discuter du cas avec le docteur Blum, il a été appelé au chevet d'un enfant malade, si bien que je me suis retrouvée avec la fausse-couche sur les bras. Je suis sage-femme et, comme Katherine avait tenu à mettre son bébé au monde chez elle plutôt que dans sa clinique privée, il a dû penser que je saurais quoi faire.

Katherine est toujours en train de pétrir son ventre blanc comme si c'était de la pâte à pain.

— Je l'ai senti, répète-t-elle. J'ai senti quelque chose.

Je me mets sur mon séant et m'étire.

— C'était probablement des gaz, ou bien les douleurs de l'enfantement. Avez-vous besoin d'aller aux toilettes ?

En plus de l'électricité, les MacIntosh ont l'eau courante et des W.-C. à l'intérieur. Ça n'a rien d'exceptionnel en ville, mais dans les zones rurales de Virginie occidentale c'est assez rare.

— Je l'ai senti, j'en suis sûre.

— Katherine... (Gênée de l'inconvenance dont j'ai fait preuve en dormant avec ma patiente, je lisse ma robe à fleurs toute froissée et je chausse mes lunettes.) Allons au petit coin. J'essayerai à nouveau d'entendre des battements de cœur quand vous vous serez soulagée. Mais ne vous faites pas d'illusion, l'esprit de votre bébé est retourné au Ciel.

Je parle ainsi, comme si j'étais croyante. En vérité, sauf pour les enterrements et les mariages, je n'ai pas mis les pieds dans une église depuis que Ruben, mon mari, est mort à Blair Mountain ainsi que cent

cinquante autres syndicalistes. À l'automne 1921.
Une sale époque.

— Je crois l'avoir senti... Quelque chose m'a réveillée.

Désormais, elle n'en est plus si sûre.

Dans les toilettes des MacIntosh, j'étudie la cuvette haute, en porcelaine, surmontée d'une lunette ronde en chêne ciré – plus un meuble qu'une chaise percée. Quand Katherine a fini, elle tire sur la chaîne en cuivre et de l'eau afflue.

Au moment de sortir de la petite pièce aux carreaux verts elle fait volte-face.

— J'ai besoin d'y retourner !

C'est une grande femme – nettement plus grande que moi –, avec les traits d'une vedette de cinéma et des cheveux blonds coupés au carré à la Jean Harlow, tout décoiffés. Elle soulève sa chemise de nuit blanche brodée et s'installe à nouveau sur le trône.

Je jette un coup d'œil en soupirant à la literie tire-bouchonnée et décide de refaire le lit. Pendant que je tapote les oreillers en plume, j'entends un grognement.

— Eurhhh !

— Non, Katherine ! Ne faites pas ça !

Ce son m'est familier. En enjambant le repose-pied brodé, je trébuche sur le bord du tapis et, en chaussettes, je glisse sur le parquet étincelant. Cette plainte est le signe d'une naissance imminente.

Rien n'est prêt ! Aucun signe n'indiquait que Katherine était en plein travail, ni même que le travail avait commencé. Les choses se passent peut-être

ainsi quand l'enfant est mort-né. Le corps de la mère cherche désespérément à l'expulser. Comment le saurais-je ? Lors des naissances auxquelles j'ai assisté jusqu'à présent, les bébés étaient vivants, au moins pendant quelque temps.

J'ai apporté des aiguilles pour faire des points de suture en cas de déchirure, des compresses propres, des ciseaux stérilisés, ainsi que de l'huile pour aider à la dilatation vaginale, mais tout est dans ma sacoche que j'ai laissée près de la porte d'entrée.

— Bitsy ! je crie. Bitsy ! Mary ! J'ai besoin d'aide. (Une porte s'ouvre à la volée en bas, j'entends des pieds nus monter précipitamment l'escalier.) Quelqu'un m'apporte le sac de Mme Kelly !

Les pas redescendent les marches. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit « le sac de Mme Kelly ». Mme Kelly, mon mentor, ma tutrice officieuse, mon amie, nous a quittés un an après que nous nous sommes installées en Virginie occidentale, et je me suis retrouvée seule à nouveau.

— Monsieur MacIntosh !

En temps normal, les pères ne sont pas présents au moment de la délivrance – la situation est trop difficile à supporter pour eux –, mais j'ai besoin de quelqu'un rapidement.

Il arrive, tout ensommeillé, en pyjama à rayures blanches et bleues. C'est un gaillard imposant avec des cheveux courts, d'un blond cendré, et une moustache. Un bel homme, bâti comme un athlète qui aurait mal vieilli. Les yeux écarquillés, blancs dans leurs visages bruns, leurs tresses noires voltigeant dans les airs, Mary et Bitsy, en chemise de nuit, se ruent dans la pièce derrière lui.

— William, apportez des draps propres, des serviettes, tout ça.

Pendant que j'entraîne Katherine vers le lit, elle perd les eaux. Elle comprend maintenant qu'il ne s'agit pas d'un mouvement des intestins mais de la venue d'un bébé mort.

Elle grogne à nouveau et s'accroupit, sans se soucier de son beau tapis, accaparée par la terrible pression qu'elle ressent, le besoin de pousser. En glissant les mains sous elle, je découvre, abasourdie, que la tête est déjà là, aussi ronde, dure et chaude que celle d'un bébé en vie.

Dans le livre écorné que Mme Kelly m'a laissé, *Principes et pratique de l'obstétrique*, de Joseph DeLee, j'ai lu que, au bout d'une semaine dans l'utérus, les bébés morts-nés commencent à se décomposer. Du coup, je m'étais attendue à sentir quelque chose d'un peu spongieux.

— Non, Katherine ! Couchez-vous sur le lit.

Je la fais pivoter et la guide à reculons. Bitsy l'aide à s'allonger et dispose des serviettes propres sous elle. M. MacIntosh est toujours adossé au mur orné de roses, si blême que son visage rendrait le soleil aveugle.

Pas le temps d'enfiler les gants en caoutchouc commandés spécialement, que je viens d'aller chercher à la pharmacie Stenger. Je place mes mains en couronne autour du petit crâne. Ouvrant démesurément les yeux, terrifiée, Katherine agrippe les draps, fixant son attention sur le lustre au-dessus d'elle. Je fais signe à Bitsy de lui soulever la tête.

— Regardez-moi, Katherine, regardez-moi. À la prochaine contraction, je veux que vous vous mettiez à souffler. La tête est à l'ouverture. Pas besoin

de pousser. Votre utérus s'en chargera. Si vous l'expulsez, vous allez vous déchirer.

Du coin de l'œil, je vois le père tourner de l'œil et glisser le long du mur. Nous le laissons étendu là.

— Mary, préparez une serviette pour envelopper le bébé.

Non que je me soucie de garder l'enfant mort-né au chaud. Je me dis qu'il est peut-être difforme, ou que sa peau pèle déjà.

La tête couverte de cheveux noirs tournoie et émerge entre mes mains. Le front d'abord, les joues rebondies, puis le menton.

— Soufflez, Katherine, soufflez !

Le cordon est enroulé autour du cou, mais il est lâche. Je défais un anneau après l'autre.

— Les épaules maintenant. Poussez, doucement.

Finalement je remets l'enfant tout mouillé, sans vie, à Mary, la cuisinière, qui tremble tellement que je redoute qu'elle le laisse tomber.

— Tenez-le bien.

Elle dépose dans une serviette le petit garçon inerte, bleu-gris comme le lac Michigan, l'enveloppe avec l'extrémité du tissu. À première vue, il semble parfait. Le cordon n'était pas trop serré. Pourquoi est-il mort ? Une malformation cardiaque, peut-être. Il paraît que ça arrive. Un rein manquant ?

Mary, une femme de couleur d'un bon mètre quatre-vingts à la poitrine opulente, n'a pas bronché. Les bras raides comme les branches d'un érable, elle tient toujours le petit corps.

Que fait-on d'un bébé mort ? On l'emmène à la cuisine ? On le met dans le berceau blanc ? Je n'y ai jamais réfléchi.

Pendant que je guette le moment où le placenta va se détacher, je fais signe à Mary d'approcher et soulève un coin de la serviette. Les yeux du nourrisson sont grands ouverts, vitreux.

Soudain, les côtes bougent ! Un frémissement, comme la main d'une vieille dame. Par tous les saints ! Si je ne l'avais pas fixé intensément, je ne m'en serais pas aperçue. Une courte aspiration.

— Donnez-moi cet enfant !

Je manque de le lâcher sur le lit en m'en emparant. Sans hésiter, je m'agenouille comme pour prier, je pose ma bouche sur ses minuscules lèvres bleuâtres et je souffle trois fois, comme j'ai vu Mme Kelly le faire un jour. Trois petites bouffées d'air.

Alors que cet air emplit ses poumons, le nouveau-né toussote faiblement avant d'émettre un miaulement. Du bleu gris, il vire au rose, le visage d'abord, le torse, puis les mains.

Katherine se tourne lentement sur le côté.

— Mon bébé, chuchote-t-elle. Mon bébé ! (Elle se redresse, tend les bras en répétant encore et encore d'une voix chevrotante :) Mon bébé ! Mon bébé !

L'enfant l'appelle à son tour de ses cris. Je le pose sur ses genoux pour qu'elle puisse voir son petit visage.

— Loué soit Jésus ! s'exclame Mary, les mains pressées contre sa poitrine pour contenir son cœur en joie.

Bitsy, qui est futée comme pas deux et fait la moitié de la taille de sa mère, a la présence d'esprit de couvrir le nouveau-né vagissant avec une autre serviette sèche et de le frictionner. Sans quitter

des yeux la Madone et son chérubin, j'achève de couper le cordon et de sortir le placenta. William MacIntosh qui a raté toute la scène émerge de sa syncope et rampe jusqu'au lit.

— Sainte mère de Dieu ! Il est vivant ? s'exclame-t-il en se tournant vers Bitsy, hésitant, j'imagine, à faire confiance à la sage-femme écervelée qui lui a affirmé que son enfant était mort.

Je repense à l'instant, quelques minutes plus tôt, où Katherine a soutenu qu'elle avait senti le bébé lui donner des coups de pied. Je suis novice, certes, mais je n'étais pas seule en cause. Le docteur Blum, médecin de la famille, a confirmé l'absence de pulsations. À présent, je m'interroge... Se pourrait-il que dans le ventre de sa mère, le fœtus ait eu les bras pliés de sorte qu'il soit impossible d'entendre son cœur avec mon fœtoscope en bois, ni avec celui en métal tout neuf du docteur ? Même quand la position est idéale, on perçoit difficilement ce son ténu. À moins que le cordon pincé n'ait provoqué un ralentissement des battements au point que je les ai confondus avec le pouls de sa mère ?

Je me sens bête. Dangereuse, qui plus est. Comment ai-je pu m'imaginer que quelques années d'apprentissage suffiraient à faire de moi une sage-femme accomplie, sans Mme Kelly pour me guider ? D'un autre côté, le bébé est vivant...

J'explique à Bitsy comment masser l'utérus de Katherine toutes les dix minutes environ pour qu'il reste bien dur. Elle apprend vite et répète tout ce que je dis. Ensuite je lui montre la manière d'inspecter le placenta pour s'assurer qu'il est complet et de

peser le nourrisson sur la vieille balance à suspension que Sophie m'a léguée.

Pour finir, je m'assieds dans un fauteuil en satin et je contemple la nouvelle famille. La maman est déjà en train d'allaiter. Je soulève un peu le store à franges de la fenêtre, la clarté du soleil envahit la pièce.

Cet enfant sera plus fort que n'importe lequel d'entre nous.

30 octobre 1929

La nouvelle lune haute dans le ciel en plein jour

Enfant mâle vivant, de 3,150 kg, qu'on a cru mort. Nom : William MacIntosh II. Fils de William MacIntosh et Katherine Ann MacIntosh. Travail actif : 5 minutes. Pousée : 1 minute. Perte de sang minimale. Pas de déchirures du canal de naissance. J'ai dû insuffler de l'air par trois fois dans la bouche du bébé pour le ranimer. Étaient également présents, Mary et Bitsy Proudfoot, les domestiques des MacIntosh, et le père, bien qu'il soit tombé en pâmoison.

À la maison

Être sage-femme n'a jamais été mon ambition. Petite fille, je m'imaginai exploratrice en Amazonie ou journaliste globe-trotter, comme Nellie Bly. Or me voilà veuve à trente-six ans, recherchée par la police dans deux États, vivant seule dans les montagnes de Virginie occidentale, trop âgée et trop obstinée pour qu'on me courtise.

Épuisée par le manque de sommeil, je traîne ma bicyclette en haut des marches du perron avant de regarder M. MacIntosh faire demi-tour dans sa Olds. Je lui suis reconnaissante de m'avoir raccompagnée. C'est une de ces belles journées d'automne, ensoleillée, cristalline. Des nuages blancs semblables à des petits navires voguent dans l'azur. Mes deux beagles brun et blanc surgissent en gémissant de dessous la maison et me font la fête.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La Sage-femme des Appalaches
Patricia Harman



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON